

hension de la bureaucratie syndicale qui se crée dans les syndicats simplement corporatifs ou dans les syndicats industriels. Elle risque, lorsqu'elle a terminé son processus de formation, de devenir *une force extrêmement conservatrice*; elle constitue alors un obstacle de plus en plus grand pour le développement de la lutte des classes. L'expérience personnelle de Rosa sur cette bureaucratie syndicale lui permit de voir clair avant Lénine ou Trotsky : elle comprit le rôle contre-révolutionnaire qu'allait jouer cette bureaucratie quelques années plus tard. Le reste du mouvement ouvrier, à cette époque, mettait plutôt l'accent sur le caractère opportuniste de cette bureaucratie, c'est-à-dire sur l'aspect uniquement politique du phénomène, évidemment très important lui aussi. Rosa avait vu à l'œuvre les bureaucrates dans la lutte de tous les jours. Elle comprenait mieux qu'il y avait pour eux intégration dans l'Etat bourgeois et identification, au moins partielle, d'intérêts avec certaines institutions « démocratiques bourgeoises », et défense de privilèges, matériels entre autres.

Lénine reprit cette théorie en 1914 pour expliquer les raisons de la trahison de la II^e Internationale, lors de l'éclatement de la guerre impérialiste et de la dégénérescence générale de la social-démocratie en Europe.

c) Il y a bien entendu dans cette description donnée par Rosa de la bureaucratiation des organisations ouvrières certains excès : en mettant l'accent de façon exagérée sur la lutte anti-bureaucratique, elle va trop loin dans la critique systématique des organisations de masse; elle sous-estime l'importance objective de ces organisations pour le maintien d'un minimum de conscience de classe.

Même dans les pays capitalistes les plus avancés (Allemagne Occidentale, Angleterre et même U.S.A.), l'alternative n'est pas entre une classe ouvrière révolutionnaire et dynamique, et une classe ouvrière embrigadée dans des syndicats bureaucratiques. L'éventail des possibilités est beaucoup plus ouvert :

- classe ouvrière révolutionnaire et dynamique;
- classe ouvrière présente dans des organisations de classe bureaucratiques;
- classe ouvrière atomisée, désagrégée, sans conscience de classe, par suite de l'absence d'organisation.

Il faut voir ces trois éléments pour comprendre le caractère vraiment dialectique des organisations de masse dans le régime capitaliste. On ne peut se contenter de critiquer l'aspect bureaucratique contre-révolutionnaire sans voir en même temps l'aspect positif qui permet à la classe ouvrière d'affirmer un minimum de conscience de classe au sein d'une société capitaliste très puissante; c'est seulement en dépassant le stade de l'action purement individuelle qu'elle peut créer une force collective.

Il est nécessaire d'insister sur ce point car, à la périphérie du mouvement

trotskiste, s'est développée l'idée ultra-gauche de ne pas faire la différence entre ces deux aspects, ce qui se symbolise par l'équation :

syndicat de masse = bureaucratie malfaisante = trahison contre-révolutionnaire.

On ne voit plus alors que le syndicat de masse est *objectivement l'expression de la force collective de la classe*, dans les moments de « paix sociale », face aux patrons. Quand on dit aujourd'hui que dans les pays capitalistes avancés, les appareils syndicaux tendent à devenir des institutions « d'assistance sociale », servant uniquement à résoudre des problèmes de pensions et d'allocations familiales, cette constatation est, dans une large mesure, objectivement exacte. Mais il ne faut pas oublier que si cet appareil syndical n'existait pas, les ouvriers seraient condamnés à essayer de résoudre ces problèmes de façon individuelle; le rapport de force serait infiniment plus défavorable et ne leur donnerait aucune chance d'aboutir. La fonction des appareils syndicaux est, en dernière analyse, d'apporter dans ce dialogue tout le poids de la force collective de la classe ouvrière, et d'en modifier l'issue de façon décisive.

Ce double aspect de la bureaucratie syndicale est absolument fondamental : si on ne le comprend pas, comment peut-on expliquer que les travailleurs, qui font depuis 50 ans l'expérience pratique et renouvelée de la trahison de leurs appareils syndicaux à chaque période révolutionnaire, restent tout de même très fortement attachés à ces organisations? Par contre, cela est clair dès qu'on n'oublie pas le rôle objectif double de ces directions : les ouvriers savent bien que malgré leurs trahisons périodiques, les syndicats jouent ce rôle quotidien « anticapitaliste » fondamental et que, par conséquent, il n'est pas de leur intérêt de les abandonner.

V – L'EXPLICATION DE LENINE DE LA TRAHISON DE LA SOCIAL-DEMOCRATIE

La cinquième phase de la prise de conscience est constituée par les explications données par Lénine au moment de la dégénérescence de la II^e Internationale et de la trahison de la social-démocratie, lors de l'éclatement de la première guerre mondiale impérialiste.

Lénine explique cette trahison par deux facteurs :

— l'apparition au sein des syndicats et des partis d'une bureaucratie qui prend en main le contrôle de ces organisations et qui a des privilèges à défendre, tant à l'intérieur de ces organisations qu'à l'extérieur, dans le cadre de l'Etat bourgeois (parlementaires, maires, journalistes).

— le fait que cette couche bureaucratique a des racines sociologiques profondes à l'intérieur de la société capitaliste de l'époque. Elle s'appuie sur « l'aristocratie ouvrière », c'est-à-dire sur une partie de la classe ouvrière des